

## La terre des Maori

Parfois, sous le poids et la nature des attentes de son frère, Yung se sentait mortellement fatigué.

Debout devant les bacs, à l'arrière de la boutique, il examinait ses mains tachées de rouge. Il sortit la dernière betterave de l'eau, abaissa vivement la lame, une fois, deux fois, et regarda les feuilles aux tiges fines, la longue extrémité de la racine, mince comme une queue de rat mouillée, tomber dans la caisse. Puis il jeta la betterave dépouillée sur les autres, emporta la bassine émaillée dans le lavoir et versa le tout sur la masse violacée dans la grande marmite en cuivre. L'eau mettait une demi-heure à bouillir, et pendant une heure encore, des vers blanchis, des scarabées, des araignées montaient lentement à la surface du liquide rouge et boueux.

Il retourna laver les bacs, y versa la moitié d'un sac de carottes, les couvrit d'eau puis se saisit du balai et, d'un mouvement de haut en bas, les brassa pour les nettoyer dans le liquide de plus en plus trouble. Une fine couche de sueur se forma sur son front, il sentait l'humidité de son gilet de corps blanc, de sa chemise, de ses aisselles. Il relâcha sa prise, reposa un instant ses bras, puis enfonça de nouveau le balai. Autrefois ses mains étaient sensibles,

des mains qui ne connaissaient que le pinceau du calligraphe, le broyage du bâtonnet d'encre avec de l'eau. Elles étaient encore douces et pâles, pas brunes ni craquelées comme celles de son frère aîné, mais à présent des cals s'étaient formés sur ses paumes et la pulpe charnue de ses doigts. Il se rappelait la première fois qu'il avait fait ce travail, poussant et tirant en cadence le manche du balai, la brûlure, le frottement sur sa peau et comme elle se plissait.

Il retira les bondes, regarda les eaux s'engouffrer en gargouillant, fit un pas en arrière tandis que les tuyaux se vidaient sur le ciment. Il sortit les carottes nettoyées, les jeta dans un panier en bambou, versa le reste du sac dans les bacs et les remplit une nouvelle fois d'eau. Depuis combien d'années était-il là à faire bouillir des betteraves, à laver les carottes, à préparer choux et choux-fleurs? Huit ans? Neuf? Presque dix.

Debout sur le pont du *Wakapitu* qui entrait poussivement dans le port, il avait été surpris par le paysage. De la roche et de l'argile poussiéreux dans lesquels les hommes avaient taillé des fondations. Où ils avaient essayé d'accrocher leurs cabanes en bois et de protéger leurs routes goudronnées des vents de l'Antarctique. Des collines couvertes de broussailles et de feuillages touffus descendaient vers les baies. Des navires emplis de charbon ou de bûches de la côte ouest, ou de cargaison humaine venue de Sidney, se pressaient dans le port. Wellington, une ville faite de bois, de vent et de poussière.

Shun Goh lui apprit que les *gweilo* donnaient à ce pays un nom étrange et mystique. Le nom du peuple à la

peau sombre, le peuple de cette terre. Les Maori, lui expliqua-t-il, s'éteignaient. Dans cinquante ans ils auraient disparu, comme un mouchoir blanc efface la sueur d'un visage. Ils deviendraient une légende, transmise de mère en fils, tels les oiseaux géants dont on parlait ici. Des oiseaux farouches qui ne pouvaient voler. Les *Moa*, disait-on, comme une plainte... Les *Maori*... leur absence une désolation.

Dans les premiers temps, Yung crut voir un Maori, mais l'homme qui vendait des lapins de porte en porte était en fait un Syrien. Celui qui vendait des légumes un Hindou. Les hommes à la peau sombre, ceux qui habitaient Haining Street, c'était toujours des Syriens ou des Hindous.

Au fil des mois, des années, il vit des Maori en effet, de positions et d'aspects aussi différents que chez les *gweila*. Quand le duc et la duchesse *gweilo* vinrent en visite, les *Tongyan* décorèrent une immense arcade avec des drapeaux devant la boutique de Chow Fong dans Manners Street: *Les citoyens chinois vous souhaitent la bienvenue*. Tout le monde s'aligna le long du parcours, *gweilo*, *Tongyan* et Maori.

« Qui c'est, ces Maoli? » demanda Yung à Mrs Paterson, de la boulangerie voisine, songeant à ces hommes fiers avec leurs beaux chapeaux haut de forme, leurs costumes noirs bien repassés et leurs chaînes de montre en or, qu'il avait vus accueillir les membres de la famille royale *gweilo*, et dont il apercevait quelquefois des groupes près du Parlement.

« Ils sont du Nord, répondit Mrs Paterson, ils viennent adresser une pétition au gouvernement.

– C'est quoi adresser une *pétition*?

– Ils veulent qu’on leur rende leur terre», expliqua-t-elle, puis elle demanda le prix des carottes.

Parfois Yung croisait des pêcheurs ou des colporteurs de patates douces et de cresson maori. Ils portaient de vieux habits de fantômes et de lourdes bottes, ou bien s’enroulaient dans une couverture de l’armée attachée par une corde ou une ceinture autour de la taille, parfois même ils se contentaient d’une couverture autour des épaules. Mais quelle que fût leur condition, ils ne criaient pas d’injures et ne tiraient jamais sur sa tresse. Ils lui souriaient, une cigarette à la main, comme à un frère.

La première fois que Yung les vit, il se tourna vers Shun, cherchant un signe. Mais son frère ne sourit pas. «Fais attention», dit-il. *Sois prudent.* Yung regarda les dents tachées de tabac, les marques bleu-vert gravées sur les visages sombres. L’un des hommes était jeune, peut-être de son âge, et une barbe broussailleuse cachait en partie ses tatouages; Yung le regarda dans les yeux et sourit, juste du coin des lèvres, puis il suivit son frère, sans trop savoir quelle contenance prendre.

Yung enfonçait le balai dans l’eau brune. Presque dix ans, et c’est à peine s’il avait parlé à un Maori. Il avait peut-être fièrement levé son chapeau pour saluer une vieille femme – comme il avait vu les hommes fantômes saluer les femmes *gweilo* qu’ils croisaient – ou bien à quelques-uns, il avait souri en guise de bonjour. Une fois seulement, un Maori était entré dans la boutique.

Le visage de l’homme était entièrement tatoué et il se tenait si droit, si dignement, avec son chapeau haut de forme et son costume noir impeccable, un mouchoir

blanc bien plié dans la poche de sa veste, que Yung n'avait su que dire. Il pouvait l'imaginer dans une automobile noire et brillante, saluant les foules au long d'un défilé.

L'homme avait légèrement incliné la tête.

« Bonjour.

– Bonjour, monsieur. »

L'homme avait souri, montrant une dent en or. Il examinait les fraises et les raisins.

Il ne veut que les meilleurs fruits, pensa Yung. Les plus chers.

« Flaises elles ont poulli. Pas bonnes, dit-il. Laisins meilleule qualité. Tlès suclés. » Il fit quelques pas, choisit la plus belle grappe – chaque grain rebondi, juteux, d'un noir violacé. « Goûtez, je vous plie », dit-il en la lui tendant.

L'homme accepta un grain et le plaça délicatement dans sa bouche. Il sourit encore. « Très bon, assura-t-il, j'en prendrai deux grappes. » Puis il jeta un nouveau coup d'œil sur les fruits. « Comment sont les ananas ? »

Yung porta un ananas à son nez et le renifla. Il tira doucement sur l'une des feuilles, puis reposa l'ananas sur la pile. Il en prit un autre, le sentit aussi et quand il tira sur une feuille, elle se détacha. « Un bon ananas, dit-il. Mûl et suclé. »

Quand il lui tendit les fruits emballés, l'homme le remercia.

« Bonne chance », lui souhaita Yung.

L'autre le regarda sans comprendre.

« Poul votle pétition, expliqua-t-il.

– Oui », fit l'homme.

Ils se saluèrent en inclinant presque le buste avant que le Maori sortît dans le vent du Sud.

Quel *gewilo* l'avait jamais traité avec autant de respect?  
Combien l'avaient seulement regardé dans les yeux?

Tous les jours il travaillait à la boutique. Tous les jours, sauf le dimanche, des fantômes blancs entraient et sortaient. Il leur tendait des légumes enveloppés dans du journal ou des sacs en papier remplis de fruits. Ils posaient l'argent sur le comptoir en bois et il leur rendait la monnaie. Bonjour. Bonsoir.

Yung soupirait. Il aurait aimé parler. Il aurait aimé comprendre. Mais comment le faire savoir? Son anglais s'améliorait. Mais combien de clients l'invitaient vraiment à s'exprimer dans son langage hésitant?

Le dimanche et certains après-midi, ou le soir, quand son frère lui laissait du temps libre, il allait chez un autre membre du clan – dans une autre boutique de fruits et légumes ou dans une blanchisserie – ou bien il descendait Haining Street, Taranaki, Frederick ou Tory. On appelait le quartier *Tongyangai*: le quartier chinois, où habitaient ceux de la dynastie Tong. Ils se réunissaient dans une échoppe, une gargote ou un tripot, ou même dehors par les chaudes nuits d'été, pour échanger des nouvelles en buvant du thé. Son meilleur ami Ng Fong-man, le cousin Gok-nam, tous étaient là. Tous sauf les femmes. Les Chinoises, les épouses. Quand il se rendait chez les marchands de légumes, les blanchisseurs, les maraîchers, chez qui il militait pour recevoir du soutien et des dons pour la Révolution, combien de femmes voyait-il? Qui pouvait payer la taxe ou même le voyage?

Yung ferma les yeux. Il tâchait de se rappeler le visage de sa femme, la façon dont elle plissait le front, concentrée,

lorsqu'il écrivait la première ligne d'une strophe et qu'il la défiait de la compléter. Il essayait de se rappeler sa voix, son rire...

Tout le monde était là dans Haining Street, même des *gweilo*, à engager des paris, ou après le travail, coude à coude avec les *Tongyan*, à vérifier si leurs tickets de *paka-poo* étaient gagnants. *Aaaaiyaa. Aaaaiyaa.* Les coups de poing sur les tables. L'odeur de la soupe de porc. Le grésillement de l'ail et du gingembre. Les fantômes blancs épaule contre épaule, visages familiers sans nom. Les seuls rapports qui existaient entre eux, des caractères à l'encre verte sur des tickets blancs.

«Les betteraves sont cuites *la!* Qu'est-ce que tu fabriques? Pourquoi les carottes ne sont pas dans la boutique?»

Yung sursauta. «Ça vient *la!*» Il versa les dernières carottes dans le panier. Regarda la nuque de son frère disparaître de nouveau à l'intérieur, sa peau rasée, luisante, la longue tresse huilée qui pendait dans son dos.